

Tacite (I^{er} - II^e siècles après J.-C.), *Dialogue des orateurs*, XXVIII, 3-7, traduction de J.-L. Burnouf (1859).

Messalla, l'un des orateurs, prend la parole pour exalter la mission des mères :

« Mais auparavant je dirai brièvement quelle était, en matière d'éducation, la discipline et la sévérité de nos ancêtres. Et d'abord, le fils né d'un chaste hymen n'était point élevé dans le servile réduit d'une nourrice achetée, mais entre les bras et dans le sein d'une mère, dont toute la gloire était de se dévouer à la garde de sa maison et au soin de ses enfants [...]. Ainsi Cornélie, mère des Gracques, ainsi Aurélie, mère de César, ainsi Atia, mère d'Auguste, présidèrent, nous dit-on, à l'éducation de leurs enfants, dont elles firent de grands hommes. Par l'effet de cette austère et sage discipline, ces âmes pures et innocentes, dont rien n'avait encore faussé la droiture primitive, saisissaient avidement toutes les belles connaissances, et, vers quelque science qu'elles se tournassent ensuite, guerre, jurisprudence, art de la parole, elles s'y livraient sans partage et la dévoraient tout entière. »

« Je dirai d'abord quelques mots de la sévérité et de la discipline de nos ancêtres pour l'éducation et la formation des enfants. Autrefois, les parents élevaient chacun leurs fils, nés d'une mère irréprochable, non pas dans la chambre misérable d'une nourrice achetée, mais sur le sein et dans les bras d'une mère, qui tirait sa plus grande gloire de veiller sur sa maison et de se faire même l'esclave de ses enfants.[...] C'est ainsi que Cornélie, l'histoire nous l'a appris, a dirigé l'éducation des Gracques, Aurélie celle de César, Atia celle d'Auguste ; c'est ainsi qu'elles ont fait de leurs fils des chefs. Par cette discipline et cette sévérité, on cherchait à inculquer dans l'esprit de chacune de ces âmes pures, innocentes, encore épargnées par les mauvaises tendances, le goût sincère des carrières dignes d'honneurs, que ce fût dans le domaine militaire, dans la science du droit, dans l'étude de l'éloquence. C'était la seule tâche des mères, c'était leur souci constant. »

Plutarque (I^{er} – II^e siècles après J.-C.), *Vies des hommes illustres*, Vie des Gracques, IV, traduction de D. Ricard (1830).

I. La veuve [Cornélie] se mit à la tête de la maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants ; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caius Gracchus, dont nous écrivons la vie ; elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Les statues et les portraits de Castor et de Pollux, malgré la ressemblance de leurs traits, laissent voir cependant une différence sensible, qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte, et l'autre à la course : de même la grande conformité qu'avaient entre eux les deux jeunes Gracchus pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la grandeur d'âme, n'empêchait pas qu'il n'éclatât dans leurs actions et

dans leur conduite politique des différences marquées, que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans le détail de leur vie.